



Du jardin secret au béton des origines

Valérie de Rougé
Psychologue

N'avons-nous pas tous notre jardin secret ? Jardin secret que nous protégeons et qui, par là, nous protège à son tour.

En effet, et comme nous le rappelle son sens étymologique – *sacere*, séparer le bon du mauvais –, le secret a une fonction de filtre : en triant ce que je veux partager avec d'autres et ce que je veux garder pour moi, je constitue une limite entre le dedans et le dehors, définissant ainsi mon espace personnel. Le secret a donc un effet structurant dans la constitution de notre identité.

Trahir un secret peut constituer une forme de meurtre, du moins une attaque profonde au sentiment d'identité.

Les professionnels – médecins, psychologues – le savent bien, eux qui encourent des peines qui peuvent aller jusqu'à trois mois d'emprisonnement ferme s'ils révèlent le secret de leurs patients, hors disposition exceptionnelle de la loi. Une telle démarche les placerait en effet non plus en protecteurs vis-à-vis du détenteur du secret mais en destructeurs.

Mais le secret n'a pas toujours cet impact structurant. Dans certains cas, il peut avoir des effets pathogènes quand il est trop bien conservé par son porteur.

Intéressons-nous au cas de Laura, 16 ans, qui demande une mesure éducative au juge des enfants, suite à une tentative de suicide.

Laura vit avec son beau-père et sa mère qui se disputent souvent dans leur langue maternelle que Laura ne comprend pas.

Elle ignore qui est son père, et ses demandes répétées à sa mère restent infructueuses, ce qui provoque des disputes d'une violence telle que le juge propose un placement dans un lieu de vie. M^{me} M. prétend ne pas savoir qui est le père de sa fille et dément les rumeurs familiales selon lesquelles le grand-père maternel de Laura serait son propre père.

Si la situation à l'heure actuelle est loin d'être éclaircie, la lecture attentive du dossier laisse néanmoins supposer que M^{me} M., bien qu'elle refuse de la révéler, connaît l'identité

du père de sa fille. D'autre part, les investigations dans la famille de M^{me} M. montrent qu'il y existe effectivement un climat quelque peu incestueux.

Ces deux éléments ne nous renseignent pas plus sur la personne du père de Laura, mais ils éveillent un soupçon : n'y aurait-il pas sous ces cachotteries un secret de famille ?

On comprendrait aisément, si c'était le cas, que la mère ait dissimulé à tous, et surtout à sa fille, sa filiation incestueuse.

On retrouve ici la raison d'être des véritables secrets de famille – ceux qui ne sont révélés que plusieurs générations après le porteur. Ils touchent toujours à la filiation et s'appliquent à un événement vécu comme honteux.

Si ce secret a des implications importantes pour celui qui le construit, il peut avoir des effets graves sur les générations postérieures.

Comment le secret se transmet-il et qu'est-ce qui est transmis ?

Pour en comprendre les mécanismes, reportons-nous à l'étude de Serge Tisseron¹, psychiatre et psychanalyste.

Pour lui, le porteur du secret – que nous plaçons dans une génération 1 – est partagé entre le désir de révéler le secret, pour intégrer l'événement concerné à sa vie, et le désir de s'en débarrasser, de faire comme si cet événement n'avait jamais existé, c'est-à-dire de le taire. Un clivage naît donc de ces deux mouvements contradictoires, clivage qui va se répercuter sur les attitudes verbales et infraverbales de l'adulte ; en effet, les tentatives de refoulement du désir de dire le secret ne sont jamais totalement efficaces. Des signes, des attitudes vont trahir non pas son contenu, mais seulement le contenant.

C'est cela que l'enfant – génération 2 – va ressentir : l'existence du secret, sans rien soupçonner de son essence ; l'enfant ne peut donc pas se représenter le secret. Ce qu'il doit refouler, c'est son désir de comprendre. Alors qu'il était indicible pour le parent, le secret devient innommable pour l'enfant, on ne peut pas en parler.

1. Tisseron S., 1987, *Secrets de famille, mode d'emploi*, Marabout.

Enfin, le petit-enfant – à la troisième génération – ne perçoit même plus l'existence du secret. Ce qui est transmis par son parent, c'est le « blanc », le vide de représentation lié à l'existence du secret.

Le secret est ici impossible à penser et provoque un défaut de symbolisation important. C'est d'ailleurs à la troisième génération qu'on voit apparaître, chez les « victimes » de secrets, des pathologies mentales telles la débilité mentale, la toxicomanie ou certaines formes de troubles graves de la personnalité.

On peut parfois retrouver dans les thèmes de ces troubles des liens avec le secret qu'ils ont subi à leur insu.

Évoquons par exemple le cas d'Aloïs, né de Maria Schicklgruber et de père inconnu².

Six ans après sa naissance, Maria se marie avec un dénommé Georg Hiedler, qui ne voudra jamais adopter l'enfant.

Ce n'est qu'à la mort de G. Hiedler qu'Aloïs, alors âgé de quarante ans et lui-même père d'un garçon, affirme que, d'après sa mère, G. Hiedler était son véritable père, bien que ce dernier ne l'ait jamais reconnu.

Il reprend alors le nom de Hiedler, qu'il orthographe Hitler, et le transmet à son fils Adolf.

Or, on sait qu'Hitler était très discret sur son passé, et que cette discrétion l'a poussé à envoyer des troupes de soldats détruire intégralement son village d'origine, après avoir rendu méconnaissable la tombe de sa grand-mère Maria.

Cette filiation compliquée donne à réfléchir...

Peut-on établir un lien entre le secret de sa filiation paternelle et le combat qu'Hitler a mené toute sa vie pour la formation d'une nouvelle race, créée de façon artificielle et correspondant à des critères parfaits, dont il serait le père universellement reconnu ?

Le flou qui entoure l'histoire de cet homme ne nous permet pas d'affirmer quoi que ce soit de cet ordre, mais il reste intéressant de s'interroger sur la portée qu'a pu avoir le poids de cette filiation si longtemps cachée.

Souvenons-nous que ce qui rend le secret de famille particulièrement pathogène pour les descendants, c'est cette incapacité qu'a l'enfant de symboliser ce qui a trait au secret de son parent.

Or, le symbole est bien notre lien au monde, et taire l'origine d'un enfant – qui m'a mis au monde ? – provoque une faille symbolique qui influence la personnalité dans sa globalité...

Selon Tisseron, l'œuvre artistique et la composition d'une mythologie familiale, qui peuvent venir combler ce manque, sont les deux formes que prennent les tentatives de reconstruction de l'enfant qui subit un secret familial.

L'invention d'une race aryenne ne pourrait-elle pas être une forme de mythe familial composé par Hitler dans un travail de symbolisation ? De même, Hergé n'a-t-il pas tenté à travers ses « Aventures de Tintin » de recoller les morceaux de sa propre histoire ?

Nous pensons aussi aux cas de maltraitements qui se répètent de génération en génération et qui font dire à certains qu'un enfant maltraité a de grandes chances de devenir un parent maltraitant.

Caroline Eliacheff, dans son ouvrage *De l'enfant roi à l'enfant victime*³, reprend cet adage, en soulignant l'importance de la mise en mots qui permet d'accéder au symbole : « La grande majorité des parents maltraitants ont été abusés sexuellement dans leur enfance par des parents ou des proches, sans que cela soit jamais dit, reconnu, sanctionné. (...) Cette expérience a été scellée par le secret, voire même pas verbalisée ou niée de sa mémoire donc niée de la réalité. »

C'est donc bien dans l'incapacité à élaborer cette expérience que réside le risque de répétition transgénérationnelle.

Le secret de famille est souvent un secret d'amour impossible, d'amour trahi.

Et plutôt que d'en faire le deuil, on préfère l'illusion, et on le transmet tel un abcès increvé et increvable, obstacle majeur à la maturation identitaire de l'enfant.

C'est une donnée importante, à laquelle on ne pense peut-être pas assez, mais qui devrait rester dans l'esprit de tous les professionnels au contact d'enfants ou d'adolescents en souffrance. De fait, la violence de certains jeunes que l'on rencontre au tribunal pour enfants ne dissimulerait-elle pas une douloureuse question : « Dites-moi d'où je viens ! »

Comment puis-je me détacher de ma famille pour être autonome si je ne sais pas qui elle est ? comment savoir qui je suis et qui je veux être si je ne sais pas d'où je viens ?

On dit qu'un arbre est d'autant plus fertile et résistant que ses racines sont nombreuses et profondes. Si une chappe de béton était coulée à la base de son tronc, l'arbre ne serait pas viable. Tout enfant a besoin, pour se construire et devenir autonome, de connaître la terre de ses origines, de casser le béton trop lourd des secrets transmis par ses ascendants. ■

2. Rosenbaum R., 1998, *Pourquoi Hitler ? Enquête sur l'origine du mal*, Jean-Claude Lattès.

3. Eliacheff C., 1997, *De l'enfant roi à l'enfant victime*, Odile Jacob.